

de paraître madame Laheyrrard, accompagnée de Marius et d'Hélène.

L'inspecteur avait chargé Marius de le remplacer. Madame Laheyrrard, en robe rose très-décolletée, s'appuyant fièrement au bras de son fils, se fraya un chemin jusqu'à la maîtresse. Le poète était superbe : sa luxuriante barbe blonde reposait sur une cravate blanche à larges bouts flottants, et il avait inauguré pour la circonstance un gilet de satin bleu de ciel qui faillit causer une émeute.—Il ne voulait pas, disait-il, être pris pour un notaire, et ce gilet couleur du temps était destiné à corriger la tonalité absolument bourgeoise de l'habit et du pantalon noirs.—Quant à Hélène, sa toilette excita un murmure d'admiration chez les hommes et mit un pli de jalousie sur le front de toutes les femmes. Une longue robe de gaze blanche moulait merveilleusement les grâces de sa taille et de son corsage : sur cette étoffe à la trame soyeuse et vaporeuse, une souple liane de ronce, mêlée de fleurs et de fruits, était posée en sautoir et s'en allait relever légèrement les plis de la jupe. A la naissance de cette guirlande, juste à l'endroit où la gaze laissait voir la mate écarlate de l'épaule, un papillon ouvrait ses ailes d'azur. Des ronces parvilles à celles du corsage renouaient négligemment les boucles à demi-tombantes de ses magnifiques cheveux blonds. Sûre de l'effet de cette toilette, à la fois simple et raffinée, laissant errer ses grands yeux bruns à droite et à gauche sans fausse modestie et cependant sans affectation de hardiesse, la coquette enfant s'assit auprès de sa mère avec une aisance et une souplesse élégante qui achevèrent d'exaspérer les jalousies de l'entourage. En un clin d'œil et comme par une tacite convention, il s'opéra un mouvement de retraite dans les groupes voisins, de façon à isoler complètement les nouvelles venues.

La mère du lycéen Anatole, qui tenait à vivre en bons termes avec l'Université et ménageait la femme de l'inspecteur, s'aperçut rapidement de ce manège, et murmura quelques mots à l'oreille de Georgette, qui vint s'asseoir près d'Hélène.—Ma mère, dit mademoiselle Grandfief, désirerait qu'on fit un peu de musique.... Avez-vous apporté un de ces vieux airs que vous chantez si bien ?

—Je les sais par cœur, répondit Hélène, et je me mets toute à votre disposition.

Elle traversa le salon, s'assit au piano en se dégageant avec de petits gestes saccadés et impatients, et s'accompagnant elle-même, au milieu d'un silence profond, elle chanta cette *brunette*, composée sur l'air d'une vieille danse que nos pères appelaient la *Romanesque*.

Au fond des halliers
Du grand bois qui bourgeoigne.
Entends-tu les ramiers,
O ma mignonne ?

Dans les chemins creux,
Leur chanson vagabonde
Semble la voix profonde
Des printemps amoureux.

Elle s'élève,
Tombe et renaît ;
C'est comme un rêve
De la forêt.

Lente caresse
Aux sous voilés,
Son chant nous laisse
Ensorcelés.

Nos cœurs troublés
Par ces langueurs éfilées
A coups doublés
Battent dans nos poitrines.

Tout le long du jour,
Sous les feuilles nouvelles,
Viens, parlons d'amour
Au chant des tourterelles.

D'aimer et d'être aimé
Voici l'heure.
Contre mon cœur charmé,
Ah ! demeure...

Mignonne, est-il rose qui fleurit
Mieux que l'amour, l'amour au mois de mai.

La voix d'Hélène était si tendre à la fois et si entraînante, elle avait des accents si veloutés et en même temps si pénétrants, que, malgré les préventions de la société de Juvigny contre mademoiselle Laheyrrard, les applaudissements éclatèrent.

—Ils ont beau battre des mains, murmura seule la cousine Provençères à sa fille aînée, je trouve de la dernière inconvenance pour une jeune fille ces chansons où il n'est question que d'amour....

Gérard était accouru complimenter Hélène. Elle lui tendit la main d'un air radieux.—Comment trouvez-vous ma toilette ? dit-elle en se tournant gaiement pour se faire mieux admirer, suis-je à votre gré ?

—Vous êtes trop belle ! répondit Gérard émerveillé, cette guirlande de mûres semble avoir été cueillie tantôt dans la forêt.... Elle vous donne une grâce sauvage inexprimable, et près de vous les autres danseuses ont l'air de plantes de serre chaude.

—Parlez-vous bien franchement ?

—Oh ! du fond du cœur.

Cette admiration sincère était peinte si éloquemment dans les regards du jeune homme qu'Hélène ne pouvait en douter. Elle en parut enchantée, d'autant plus qu'avant de s'éloigner Gérard l'invita pour la première fois à dîner.

—Vous connaissez donc M. de Seigneulles ? lui demanda Georgette qui survint.

—Certainement : nous sommes voisins, et M. Gérard est un ami de mon frère.

—Vraiment ! fit mademoiselle Grandfief, il ne m'en avait rien dit.... Eh bien ! ma chère, continua-t-elle entraînant Hélène à l'écart, je vais vous confier un secret.

—Un secret ?

—Oui, et en échange, vous me rendrez un service.... Il est question de me marier à M. de Seigneulles. Le savez-vous ?

Hélène fit un signe de tête et resta muette. Elle sentit toute sa joie se fondre brusquement et lui laisser un froid glacial autour du cœur. Ces bruits de mariage n'étaient pas cependant nouveaux pour elle, mais, sans s'expliquer pourquoi, elles les avait traités de chimériques : les paroles de Georgette venaient de lui en révéler toute la réalité.

—On veut donc nous marier, reprit cette dernière, ma mère s'imagine que tout va bien parce qu'elle est d'accord avec le chevalier, mais je ne suis pas de son avis : je trouve, moi, que mon futur est bien froid, et je voudrais savoir ce qu'il pense au fond du cœur.... Après tout, dit Georgette en se rengorgeant, je ne suis pas embarrassée de ma personne, et je vaudrais bien qu'on se donne la peine de m'aimer pour moi-même !